

L'image de la Transylvanie dans la presse roumaine transylvaine de l'entre-deux-guerres

DANIELA MĂRZA
LIANA LĂPĂDATU

« Ô ma chère Transylvanie, viendra-t-il le temps où les intellectuels d'en deçà les montagnes puissent comprendre ta foi et, débarrassés de la fatuité du matérialisme et du rationalisme, suivre ton exemple ? »

Daniela Mărza

Chercheuse au Centre d'Études transylvaines, spécialiste de l'histoire de l'enseignement et de l'Église gréco-catholique de Transylvanie.

Liana Lăpădatu

Chercheuse et traductrice au Centre d'Études transylvaines.

L'INTERVALLE SOUMIS à notre analyse (de 1918 à 1946) a représenté pour l'État roumain une période très difficile, marquée de grandes provocations économiques et politiques et de l'effort d'unification territoriale – il s'agit des territoires de grande diversité ethnique, économique et culturelle qui formaient la Grande Roumanie. Les traits essentiels du paysage politique, étaient l'instabilité, les fréquents changements du gouvernement, les factions politiques et les fluctuations des politiciens.¹ Ce qui nous intéresse dans ce contexte, c'est l'image de la Transylvanie au niveau du mental collectif, telle qu'elle apparaît à travers la presse transylvaine la plus représentative du temps: la revue *Transilvania* (l'organe de presse de l'ASTRA – L'Association transylvaine pour la littérature roumaine et la culture du peuple roumain), parue à Sibiu de 1868 à 1946 ; la revue *Gând românesc* (qui voit le jour à Cluj de 1933 à 1940), *Gazeta de Transilvania* (parue à Braşov entre 1838 et 1946), *Telegraful român* (publiée à Sibiu depuis 1852), *Unirea* (qui

apparaît à Blaj de 1891 à 1945). Ces périodiques nous ont aidés à mieux cerner la manière des habitants de percevoir et de se rapporter à leur province.

Une première constatation qui s'impose, c'est que les références explicites à la Transylvanie et la construction identitaire sont inégalement distribuées le long de cette époque – elles se rencontrent surtout pendant les périodes « sensibles » : les années anniversaires 1928 et 1938 (la célébration du dixième, respectivement du vingtième anniversaire de l'union de la Transylvanie à la Roumanie), ainsi que de 1940 à 1944 (la période du Diktat de Vienne).

La note dominante de ces références est la glorification de la Transylvanie, l'idéalisation de sa composition physique et humaine. Son relief, par exemple (consistant essentiellement d'une grande dépression entourée des versants carpatiques) est investi d'une signification qui transcende la simple composition géologique : « Les Carpates, les premières à surgir du milieu des eaux de la mer qui couvrait durant le passé géologique le territoire de notre pays, ont rendu possible l'apparition progressive et presque concentrique de nouvelles zones de terres, conduisant à l'admirable symétrie architectonique du territoire roumain. »² L'évolution géologique du territoire transylvain est décrit d'un point de vue technique, en suivant ses principales étapes : « Les assises de l'espace transylvain et de tout le territoire roumain sont formées de schistes cristallins et de roques éruptives anciennes paléozoïques et mésozoïques qui constituent le noyau central des Carpates orientales, méridionales et occidentales... À ces assises cristallines résistantes s'ajoutèrent par la suite des couches crétacées et paléogènes qui forment à ce moment les versants extérieurs des Carpates orientales et une partie importante des Carpates occidentales. »³

La formation du relief transylvain n'est pas qu'un simple événement géologique, il porte en lui, à l'avis des auteurs cités, les prémices des événements à venir : « Voilà en grand la structure géologique et l'évolution de la formation géologique de la cité transylvaine. Elle semble avoir été placée comme un bastion dans l'est de l'Europe, contre la migration des tribus asiatiques nomades, qui pendant plus de 1000 ans ont hanté les peuples sédentaires du continent. »⁴

Le relief de la Transylvanie sert donc à forger l'image de forteresse de cette province, dont le rôle prédestiné était de défendre les Roumains établis depuis des centaines d'années dans cette région. Cette construction idéologique devait étayer l'importance de la Transylvanie dans l'histoire des Roumains, comme réplique aux prétentions territoriales des Hongrois sur cet espace. Voulant renforcer dans le mental collectif l'image de la Transylvanie en tant que cité prédestinée, les auteurs ont investi son relief d'une valeur symbolique et affective, qui s'opposait aux éventuelles approches neutres ou critiques.

Les divers éléments du relief transylvain sont présentés au superlatif : « Une alliance aussi harmonieuse entre les éléments du relief n'existe, à ce que je sais,

nulle part ailleurs sur cette terre. »⁵ Des formulations de ce genre devaient stimuler le patriotisme des Roumains, leur fierté d'habiter un tel espace ; c'est la preuve que l'impact de ces images sur la sensibilité du lecteur était plus important que la réalité qui aurait pu contredire une exagération aussi évidente.

En terme toujours d'espace géographique, la Transylvanie était considérée comme une pièce essentielle dans « l'architecture » de l'État roumain. L'unité du relief transylvain devait nécessairement conduire à « l'union du peuple qui habitait cet édifice tellement symétrique de la nature » – l'union réalisée en 1918. Dans l'ensemble de la Roumanie, la Transylvanie est vue comme occupant une position centrale, avantageuse sous tous les aspects : grâce à son emplacement « entre les trois chaînes des Carpates et entre les anciennes principautés roumaines, devenues à présent le Royaume roumain, la Transylvanie a été embrassée par les pays roumains, de l'Est et du Sud, et, tel le cœur d'un organisme vivant, elle reçoit et distribue le sang vers toutes les provinces voisines ». C'est pourquoi, l'espace roumain ne constitue une unité géographique et économique entière qu'avec la Transylvanie. Aussi longtemps que son territoire était séparé de la Roumanie, le Vieux Royaume avait un aspect « contraire à la nature » ; le rattachement de cette province à la Roumanie en 1918 était tenu pour une « réintégration »⁶ – terme qui suppose un retour à la situation antérieure ; or, durant les centaines d'années de son existence historique, ce fut une seule fois, et pour peu de temps seulement, que la Transylvanie et les autres provinces roumaines aient eu un seul et même prince régnant : Michel le Brave. Tout en soutenant l'idée de la « réintégration », les auteurs de ces articles impriment dans le mental populaire l'image d'une Transylvanie qui *de facto* était une composante du grand organisme roumain, même si *de jure* elle était incluse dans un autre État ; une Transylvanie prédestinée, tôt ou tard, à faire partie de la Roumanie.

La conséquence normale serait, à l'avis des mêmes auteurs, l'unité géographique et économique créée dans le bassin carpatique, « entièrement vérifiée pendant les deux décennies écoulées ». Avant 1918, disaient-ils, seules quelques entreprises économiques avaient établi leurs sièges en Transylvanie. La position marginale de cette province sur la carte de la Hongrie n'était pas censée favoriser la fondation des grandes entreprises « réclamées par les produits et les richesses du sol ». De plus, la Transylvanie était plus proche de la mer Noire que de l'Adriatique, et ses artères de communication étaient « incomparablement plus accessibles aux ports roumains danubiens qu'à ceux hongrois ». Bénéficiant de ces débouchés naturels, l'économie transylvaine aurait atteint dans l'entre-deux-guerres « un développement qu'elle n'avait jamais connu auparavant, et qui n'était pas dû à l'héritage légué par les Hongrois, mais à sa position favorable par rapport au reste de la Roumanie ainsi qu'à la communication directe et courte avec la mer Noire ».⁷

Dans ces conditions, la chaîne des Carpates ne devrait pas constituer un obstacle devant la communication entre la Transylvanie et le reste de la Roumanie : « Au lieu d'un mur qui sépare, comme le présentent les auteurs hongrois, la configuration des Carpates roumaines ressemble à un triangle équilatéral dont les côtés aboutissent au Maramureș, au coude de la rivière Buzău et dans les Montagnes du Banat... Ces montagnes s'élancent sous forme de vagues parallèles séparées de vallées profondes et de dépressions intra-carpatiques et sous-carpatiques, peuplées presque en totalité par des Roumains. »⁸ Que ces montagnes n'aient pas empêché la communication entre la Transylvanie et les autres territoires roumains, ce sont, à l'avis des auteurs, les 16 cols qui le démontrent (dans les vallées du Trotuș, du Uz, de l'Olt, du Buzău etc., qui « ont creusé le seuil des montagnes à peu près jusqu'à leurs pieds ») ; plus y est, ce qui a facilité autrefois les liens entre la Transylvanie et les principautés roumaines, ce fut justement la montagne, puisque les chemins et les sentiers carpatiques « suivaient presque toujours les crêtes collinaires douces ».⁹

Les aspects susmentionnés sont la preuve que la Transylvanie, comme tout autre espace habité, représente aussi, du point de vue culturel, une géographie symbolique. Partant de sa réalité physique, les intellectuels de l'entre-deux-guerres ont forgé une représentation de ce territoire, une image subjective. Cette image est devenue dans le mental collectif tout aussi « réelle » que l'espace physique de cette province, du fait que, étant partagée par toute une collectivité, elle a inspiré des pensées et des actions concrètes.¹⁰

Les habitants du territoire transylvain étaient, eux aussi, à la hauteur de son relief d'exception. Les Roumains occupent presque en totalité les crêtes des montagnes et des collines, le plateau central et les dépressions, alors que par les formes matérielles et spirituelles de leur style de vie (nous pensons principalement à l'architecture des maisons et des églises, à l'art populaire, aux décorations spécifiques etc.) ils mettent « une note originale dans la structure du paysage transylvain ». L'élément géographique y est joint à celui humain, « ce qui donne à la Transylvanie une physionomie particulière, où l'alliance heureuse entre les phénomènes physiques et biographiques expriment une symétrie unique en Europe ».¹¹

Toutes ces idées que nous venons de relever constituaient la note dominante de l'époque, devenant plus visibles entre 1940 et 1944, lorsqu'une partie de la Transylvanie est tombée à nouveau sous la domination hongroise ; or, ce contexte dramatique imposait, aux yeux de l'intelligentsia de l'époque, la mise en évidence de la valeur de cette province de manière plus prononcée que dans les périodes paisibles.

La représentation de la Transylvanie dans la presse a connu aussi des voix qui soulignaient la spécificité de cette province par rapport au reste du territoire

roumain. Sans mettre en discussion le rôle de la Transylvanie en tant que composante fondamentale, organique de l'État roumain, une partie de l'intellectualité du temps a tenu à relever l'individualité de cet espace.

Au-delà du chœur des voix qui affirmaient et argumentaient l'unité et les similitudes entre les provinces roumaines, différentes prises de position défendaient ainsi la spécificité de ces espaces, jugés inestimable et dignes d'être mis en valeur. Les différences entre les habitants de Transylvanie, Olténie, Munténie, Bessarabie, Banat etc., loin d'être considérées comme « des vestiges inutiles, comme un fardeau pénible du passé, voire même comme un danger pour l'union spirituelle durable de tous les Roumains, peuvent, si elles sont sagement intégrées en vue du bien-être commun, s'avérer bienfaites, et il est donc naturel et même nécessaire de les préserver ».¹²

Célébrée comme une fête du roumanisme, l'union de 1918 ne signifiait pas, aux yeux d'un grand nombre d'intellectuels, renoncer aux caractéristiques régionales. Le transylvanisme, par exemple, était tenu pour « une élévation morale, une hauteur spirituelle. Il enferma autant de souffrances, de mémorandums, qui firent pleurer nos âmes dans le son désespéré des cors des montagnes. Il est le gravier d'or moral que les eaux de l'Arieș et de l'Ampoï ont charrié des tréfonds des mines daces et versé dans nos coeurs, qui débordaient de tant d'amertume. Il représente un Hațeg de l'espérance et un Mureș des larmes. »¹³

Le projet de loi de 1941, qui réduisait le nombre de classes de religion dans les écoles secondaires, fut une bonne occasion de comparer le rôle des institutions ecclésiastiques en Transylvanie et dans le Vieux Royaume. En Transylvanie l'Église a eu, des siècles durant, une mission primordiale dans l'affirmation et la préservation de la culture et de la spiritualité roumaines, ce qui a mis une empreinte indélébile sur l'âme des Transylvains : « ici, dans le Banat et la Transylvanie, l'Église nous a été bonne mère, elle fut la seule à nous donner le salut que nous "les sages" n'avons pas su apprécier suffisamment, et donc préserver. »¹⁴ L'influence de l'Église se transmet également par l'intermédiaire de l'École (nous tenons à préciser que jusqu'en 1918 la grande majorité des écoles roumaines transylvaines étaient confessionnelles orthodoxes ou gréco-catholiques, à la différence du Vieux Royaume où l'enseignement était généralement public, organisé par l'État) : « L'école confessionnelle transylvaine était intimement liée à notre âme et à notre terre »¹⁵ ; son rôle fut décisif dans la formation de ceux qui avaient accompli l'union en 1918. Par contre, l'École avait dans le Vieux Royaume un caractère moins religieux, aspect tenu pour responsable des mauvaises mœurs ; la Transylvanie devenait à nouveau, un exemple à suivre : « Ô ma chère Transylvanie, viendra-t-il le temps où les intellectuels d'en deçà les montagnes puissent comprendre ta foi et, débarrassés de la fatuité du matérialisme et du rationalisme, suivre ton exemple ? »¹⁶

De pareilles comparaisons visaient aussi d'autres aspects (telle la vie politique ou le niveau et la qualité de la presse), l'idée dominante étant que l'espace transylvain, considéré comme supérieur du point de vue moral, courrait le risque d'être perverti par certaines mœurs émanées de Bucarest ; le fragment suivant est éloquent en ce sens : après 1918, « la Transylvanie fut envahie par la presse de Bucarest. L'écriture paisible, discrète, formatrice de caractères, éducatrice des masses, fut remplacée par le sensationnel le plus ignoble, le politique électoral. »¹⁷ Aux yeux de bon nombre d'intellectuels transylvains, la ville de Bucarest était associée à des défauts tels la mesquinerie, l'indiscipline et la misère de la bureaucratie.¹⁸

NULLE AUTRE province historique roumaine n'a suscité dans le mental collectif autant d'états émotionnelles que la Transylvanie. La Transylvanie ne constitue pas qu'un espace physique, elle est également un espace affectif et mental. Sa géographie physique est doublée d'une autre, symbolique, identifiable au niveau de l'imaginaire social. Les représentations de la Transylvanie, telles qu'elles apparaissent dans la presse, mettent en valeur cet espace, lui attribuant des traits de nature émotionnelle et idéologique. De telles représentations, qui n'étaient pas que l'œuvre de l'intellectualité du temps, venaient à la rencontre d'une certaine mentalité populaire, répondaient aux aspirations idéologiques et politiques des Roumains de l'entre-deux-guerres, les aidant à dépasser plus sereinement les temps troubles qu'ils avaient devant eux. □

Notes

1. Irina Livezeanu, *Culturi și naționalism în România Mare, 1918-1930*, trad., Bucarest, Humanitas, 1998, p. 33.
2. Sabin Opreanu, « Ce este Transilvania », *Transilvania* (Sibiu), n° 1, 1941, p. 75.
3. Laurian Someșan, « Fizionomia spațiului transilvan », *Transilvania*, n° 1, 1941, p. 53.
4. *Ibid.*, p. 54.
5. Opreanu, « Ce este Transilvania », p. 75.
6. Silviu Dragomir, « Problema Transilvaniei », *Transilvania*, n° 1, 1941, p. 1.
7. *Ibid.*
8. Someșan, « Fizionomia spațiului transilvan », p. 55.
9. *Ibid.*, p. 58.
10. Voir aussi Sorin Mitu, *Transilvania mea. Istorie, mentalități, identități*, Iași, Polirom, 2006, p. 44.
11. Someșan, « Fizionomia spațiului transilvan », *passim*.

12. Iuliu Moldovan, « Problema munților Apuseni », *Transilvania*, n° 5-6, 1940, p. 244.
13. Const. P. Taus, « Pentru ardelenism », *Gazeta de Transilvania* (Brașov), n° 54, 1940, p. 3.
14. « Religia în școala secundară », *Telegraful român* (Sibiu), n° 21, 1941, p. 2.
15. « Edificiile fostelor școli confesionale », *Telegraful român*, n° 48, 1941, p. 1.
16. G. Maior, « Elemente pentru reforma învățământului secundar », *Telegraful român*, n° 19, 1941, p. 1.
17. Ion Colan, « Părintele Ioan Moța », *Transilvania*, n° 5-6, 1940, p. 151.
18. Livezeanu, *Cultură și naționalism*, p. 163.

Abstract

The Image of Transylvania in the Romanian Transylvanian Press of the Interwar Period

It would seem that, of all Romanian provinces, none has stirred more passion in the collective mentality or generated more emotional responses than Transylvania. During the interwar period, also in response to a number of political imperatives (generated especially by the Vienna Award), the Transylvanian intellectuals constructed and circulated in the press the image of Transylvania not just as a physical but also as an emotional and spiritual space. The representations of Transylvania ascribed emotional and ideological connotations to this space (cradle of the Romanian people, cornerstone of Greater Romania, etc.). These representations also reflected certain elements circulating in the popular mentality and responded to the ideological and political needs of the Romanians in their attempt to cope with the troubled events of the interwar period.

Keywords

Transylvania, interwar period, press, social imaginary, ideological construct